

Difficulté d'écrire sur Nietzsche, accrue encore lorsqu'il s'agit d'écrire sur la métaphore. N'est-ce pas opérer une réduction du texte nietzschéen, hors catégorie, aux catégories philosophiques les plus traditionnelles que d'en parler conceptuellement ? N'est-ce pas un paradoxe que d'user de concepts pour écrire sur un philosophe qui privilégie la métaphore ? Mais, pour être fidèle à Nietzsche, faut-il adopter un « style » métaphorique qui signifierait que philosophie et poésie ne sont pas antinomiques et que « l'exposition mathématique n'appartient pas à l'être de la philosophie » ? Ce serait là encore trahir Nietzsche pour qui la philosophie, si elle n'est pas science, n'est pas non plus poésie. Impossible à classer dans aucune des rubriques existantes, elle exige l'invention d'une écriture neuve, originale, irréductible à toute autre : « Grande perplexité : la philosophie est-elle un art ou une science ? C'est un art dans ses fins et dans ses produits. Mais son moyen d'expression, l'exposition au moyen des concepts, lui est en commun avec la science. C'est une forme de la poésie. Impossible de la classer. Il nous faudra inventer et caractériser une catégorie nouvelle (1). »

(1) *Le Philosophe. Considérations sur le conflit de l'art et de la connaissance*, in *La Naissance de la Philosophie à l'époque de la tragédie grecque*. N. R. F., p. 194.

Nous suivons en général le texte des traductions existantes. Nous avons pourtant pris la liberté de modifier certaines d'entre elles.

Il n'y a pas *une* méthode philosophique, *un* chemin à suivre, tracé de toute éternité ou même tracé par Nietzsche, et qu'il nous faudrait à notre tour emprunter :

« Je suis arrivé à ma vérité par bien des chemins et de bien des manières; je ne suis pas monté par *une seule* échelle à la hauteur d'où mon œil regarde dans le lointain. Et c'est toujours à contrecœur que j'ai demandé mon chemin. Cela fut toujours contraire à mon goût! J'ai toujours préféré interroger et essayer les chemins eux-mêmes. Essayer et interroger, ce fut là toute ma façon de marcher; et en vérité, il faut aussi *apprendre* à répondre à de pareilles questions! car ceci est de mon goût: ce n'est ni un bon, ni un mauvais goût, mais c'est *mon* goût, dont je n'ai ni à être honteux ni à me cacher. Cela est maintenant *mon* chemin où est le vôtre? » Voilà ce que je répondais à ceux qui me demandaient « le chemin ». Car *le* chemin, le chemin n'existe pas », dit Zarathoustra (1).

Être fidèle à Nietzsche, ce n'est donc pas faire comme lui, écrire comme lui. Tâche impossible et qui impliquerait une norme absolue du « bon goût » et du bon style, impératif auquel chacun devrait obéir. Comme il multiplie les perspectives, Nietzsche, à dessein, diversifie ses styles pour éviter au lecteur la méprise d'un style unique, d'un « style en soi » : « Le bon style en soi est une pure sottise, un « idéalisme » quelconque, à peu près comme le « beau en soi », le « bon en soi », la « chose en soi » [...]. La multiplicité des états intérieurs étant chez moi extraordinaire, j'ai un grand nombre de styles possibles et je possède l'art du style le plus varié dont ait jamais disposé un humain » (2). Est « bon », un style qui peut communiquer par des signes un certain « état intérieur », symptomatique d'un certain goût (communication qui suppose un auditeur ou un lecteur de même goût). Tout style réitère une écriture première, celle des « instincts ». Aussi est-il

(1) Ainsi parlait Zarathoustra. De l'esprit de lourdeur. Mercure de France, p. 226-227.

(2) *Ecce Homo*. N. R. F., p. 80.

vain de vouloir imposer un canon à l'écriture comme il est inutile de vouloir, en morale, légiférer universellement : chacun ne *doit* que ce qu'il *peut*. Écrire conceptuellement tout en sachant que le concept n'a pas plus de valeur que la métaphore, qu'il est lui-même un condensé de métaphores, écrire en exposant son écriture à un déchiffrement généalogique, me semble être plus nietzschéen qu'écrire métaphoriquement en dénigrant le concept et en proposant la métaphore comme norme. Est condamnable la tyrannie sous toutes ses formes : celle du philosophe qui voudrait ériger son évaluation spontanée en valeur absolue, son style en un style philosophique « en soi », opposé au style poétique « en soi » comme la vérité le serait au mensonge, le bien au mal. Mais est condamnable aussi la tyrannie de celui qui renverserait seulement les termes en prônant la valeur de la seule métaphore : il resterait pris dans le même système de pensée que le métaphysicien. Que l'écriture soit conceptuelle ou métaphorique (l'opposition n'étant plus guère pertinente depuis Nietzsche), l'essentiel est de savoir en rire, d'être assez à distance d'elle pour s'en jouer.

Se jouer de l'écriture mais aussi jouer avec elle. Art qui implique de savoir « ce que peut une langue quelconque » (1) en « jetant au vent » des moyens et des procédés inouïs et subversifs. Art du gaspillage, art du grand style, qui invite le philosophe à sortir de sa réserve et par lequel Nietzsche pense avoir « dépassé de mille lieues ce qu'on avait jusqu'alors appelé poésie » (2). Et pourtant, malgré cette subversion de la langue, est encouru le risque d'être compris, d'être entendu, d'être mal entendu, d'être traduit dans une autre langue : le jeu de l'écriture, chez Nietzsche, reste subordonné à un nouvel art d'interprétation du monde,

(1) *Ecce Homo*, p. 80.

(2) *Ibidem*.

à la communication d'une perspective nouvelle. Il ne fait qu'un avec cette nouvelle philosophie qui (et c'est en quoi Nietzsche reste bien philosophe) se cherche des adeptes, qui veut recruter des enthousiastes en les attirant sur de « nouveaux sentiers dérobés, sur de nouveaux terrains de danse » (1). Mais comment est-il possible de communiquer des vues « personnelles » en usant d'une langue qui, malgré les déplacements qu'on y opère, demeure commune et vulgarisante? Comment dire Dionysos sans « médire », lui qui parle un tout autre langage que Schopenhauer ou Kant?

Si être philosophe implique la volonté d'être compris, fût-ce par un petit nombre apparenté « par une communauté d'impressions d'art raffiné » (2), si, par ailleurs, le langage commun peut seulement divulguer et défigurer une perspective originale, on comprend que Nietzsche ait pensé qu'il aurait dû, en écrivant *La Naissance de la Tragédie*, chanter plutôt que parler, ou, du moins, exprimer en poète ce qu'il avait à dire (3)! *Ecce Homo* rappelle qu'il tenta alors, le premier, de traduire le « pathos dionysiaque » en un « pathos philosophique ». Traduction qui fut une transfiguration, une transposition de la « musique du monde » dans le langage imparfait de la parole :

« ce qui parlait ici en tout cas [...] c'était une voix étrangère, le disciple d'un dieu encore inconnu, qui se cachait provisoirement sous la cagoule du savant, sous la lourdeur et la maussaderie dialectique des Allemands, voire sous la rusticité des wagnériens ; il y avait là un esprit aux besoins étranges et encore sans nom, une mémoire débordante de problèmes, d'expériences, de secrets auxquels le nom de Dionysos était simplement accolé. Ce qui parlait ici, on se le disait avec soupçon, c'était quelque chose comme une âme mystique, en proie au délire des Mé-

(1) *Essai d'autocritique* (1886), in *La Naissance de la Tragédie*. N. R. F., p. 129.

(2) *Ibidem*.

(3) *Ibidem*.

nades, balbutiant dans une langue étrangère, mais capricieusement, comme si elle hésitait à s'exprimer ou à se dissimuler. Elle aurait dû chanter cette âme nouvelle, et non parler! Quel dommage que je n'ai pas alors osé dire en poète ce que j'avais à dire!»

Plus tard Nietzsche écrit le *Zarathoustra*, quelques poèmes et dithyrambes ; mais la plus grande partie de son œuvre est en « prose » même si celle-ci est bien singulière : exclamative, interrogative, emplie de métaphores, de termes en italique ou entre guillemets de telle sorte qu'elle se distingue à tout jamais de tout autre texte philosophique, qu'elle est insituable, atopique. N'est-ce pas un paradoxe, analogue à celui qui nous fait écrire « conceptuellement » sur la métaphore, que de prôner le privilège de la musique ou de la poésie et pourtant d'écrire en un « pathos philosophique »? Est-ce par impuissance? N'est-ce pas plutôt reconnaître ainsi la spécificité de la philosophie, son irréductibilité à toute autre forme d'expression, même si cette philosophie n'a plus rien de traditionnel, même s'il s'agit d'une philosophie inouïe et insolente? Philosophie qui, mêlant dans son écriture tous les « genres », biffe toutes les oppositions d'un grand éclat de rire.